avant que la Russie soviétique puisse retrouver le niveau de production d'avant la guerre, proclamait-elle. L'emprunt américain serait la principale arme de chantage par laquelle on amènerait la bureaucratie à capituler.

Mais au lieu de capituler, la bureaucratie a riposté à la pression impérialiste par la politique de la pénétration périphérique. La rapidité de la reconstruction industrielle a frappé les politiciens bourgeois de stupeur. N'oublions pas qu'au moment même où se réalise la reconstruction soviétique, le monde capitaliste se débat dans la crise d'alimentaire la plus grave qu'il ait connue au XXe siècle, et que l'industrie ne réussit à démarrer sérieusement ni en Grande-Bretagne, ni en France. Voilà un parallèle qui ne peut qu'inquiéter profondement les dirigeants impérialistes.

Le discours de Churchill est l'expression de cette inquiétude. Churchill sait très bien que l'URSS n'est ni capable ni désireuse de déclencher actuellement une guerre. Il sait également que la tâche principale pour l'impérialisme consiste dans la préparation morale de son intervention anti-soviétique, qui doit venir tôt ou tard, si le prolétariat mondial ne frappe pas plus tôt. Mais il sait aussi qu'à l'heure présente, alors que les peuples sont fatigués par les années de privations qu'ils viennent de vivre, alors que le prolétariat américain et britannique se trouve en pleine montée, alors que le monde colonial est en pleine fermentation, une telle entreprise serait pure folie de la part de l'impérialisme.

A la fin de la première guerre mondiale, nous avons traversé entre 1919 et 1923 une série de crises politiques plus ou moins graves, qui prirent même lors du conflit de la Ruhr la forme de véritables opérations militaires. Cependant, l'éclatement de la guerre n'a été possible qu'après la défaite du prolétariat mondial en Allemagne, en France et sur les champs de bataille de l'Espagne. Nous pouvons affirmer que cette fois aussi la défaite du prolétariat d'Europe, de Grande-Bretagne et des Etats-Unis devra précéder la troisième guerre mondiale. La lutte de classes dans ces pays, et non pas telle ou telle conjoncture internationale, décidera en dernière analyse du sort de l'humanité.

Le retour de la bureaucratie stalinienne à une politique d'offensive sur tous les fronts peut donner l'impression que « le temps travaille pour Staline ». Cela apparait comme exact si l'on s'en tient aux rapports de forces purement économiques. C'est un fait évident que si l'URSS pouvait continuer à « construire le socialisme » pendant une période illimitée, son industrie finirait par égaler celle des Etats-Unis. L'avance que l'impérialisme américain possède au point de vue des armements, et surtout de la bombe atomique, aura tendance à diminuer. Les reserves de matières premières américaines s'épuisent, celles de l'URSS ne sont pas encore entamées.

Mais là réside précisément la raison pour laquelle l'impérialisme ne peut pas permettre une continuation de ce processus. La pression, l'intervention par tous les moyens excepté la guerre, l'impérialisme est forcé de les appliquer s'il désire subsister. Et la préparation de la guerre s'intègre dans ce système. Réduire la bureaucratie sans avoir recours à la guerre, reste le grand but de la politique impérialiste.

Et elle possède pour cela une alliée puissante et dangereuse dans la fraction pro-capitaliste de la bureaucratie elle-même. Dans la mesure où l'industrialisation russe est un processus contradictoire, bureaucratique, non-harmonique, dans la mesure où ce processus accumule les inégalités sociales et les sources de conflits entre les différentes couches, il affaiblit la cohésion intérieure du pays. Plus la bureaucratie aura de privilèges, et plus elle désirera les consolider par l'octroi des droits de propriété. Plus la reconstruction s'achèvera, et plus la bureaucratie arrivera au terme de ses possibilités économiques. Elle ne se trouve plus loin du point où elle aura épuisé son rôle. Ce point coïncidera avec le développement de la lutte révolutionnaire à l'échelle mondiale. Le regain de confiance dont les masses russes font preuve dès maintenant trouvera un stimulant puissant dans les premières victoires du prolétariat mondial. De tous les côtés la bureaucratie se trouvera environnée par des ennemis qui se renforcent. Ce n'est pas à son sort qu'est lié le destin de ce qui subsiste des conquêtes d'octobre, mais à l'issue des luttes révolutionnaires des cinq continents.

E. GERMAIN.
14 mars 1946.

Notes :

(1) Politique „ultra-gauche" suivie par le Komintern entre 1928 et 1934. Cette politique culminait dans la constatation „profonde" que le „nazisme et la social-démocratie ne sont pas des antipodes mais des jumeaux" (Staline).
(2) Voir dans le n° 2 de „L'Avant-Garde" l'article de Henri Vallin: „L'U.R.S.S. au lendemain de la guerre".
(3) „Les cahiers du Communisme", nouvelle série, n° 6, avril 1945, p. 20.
(4) Id., p. 23-24.
(5) „Tribune", 22/2, p. 4.
(6) „De Waarheid", 20/8, édition de la Veluwe.
(7) ....
(8) „Les Cahiers du Communisme", nouvelle série, n° 6, avril 1945, p. 22.
(9) „De Communist", n° 1, p. 3; cité du discours de mai 1945.
(10) „Les Cahiers du Communisme", nouvelle série, n° 6, avril 1945; H. Lozeray: „La Question coloniale".
(11) Nous employons le terme: „esprit de Yalta", parce que c'est le terme courant avec lequel la presse mondiale a désigné cette politique. En réalité, la politique elle-même date de bien avant la conférence de Yalta, et même de la conférence de Téhéran.
(12) Ceci n'est pas un détail. D'après l'hebdomadaire britannique sérieux „The Observer" du 30/12/1945, les déserteurs et maraudeurs de l'Armée Rouge infestent véritablement les régions de l'Ukraine, du Dnieper et du Don, où ils opèrent en bandes formées.
(13) „Pravda", 15/2/1946.
(14) Il est intéressant de noter à cet égard, que la politique américaine envers le Japon vise directement à la transformation de ce pays en un bastion contre l'U.R.S.S.
(15) Voir, à ce propos, l'éditorial du n° 2 de „L'Avant-Garde": „Le Congrès de la F.G.T.B., la grève des tramistes liégeois, et le tournant à gauche du P.C. belge".
(16) Nous ne faisons ici qu'esquisser le „cours nouveau" des différents P.C. Une étude plus approfondie montrerait leur caractère particulier dans les différents pays.
(17) „Le Monde", 16/2/1946.
(18) „The Observer", 30/12/1945.
(19) Voir: Henri Vallin: „L'U.R.S.S. au lendemain de la guerre".
(20) „Neue Zürcher Zeitung»», 18/1/1946.
(21) „The Observer", 30/12/1945.
(22) „Tribune", 1/3/1946, p. 4.
(23) „Tribune", 15/2/1946, p. 5.
(24) „Le Monde", 4/3/1946.
(25) „The Observer", 17/2/1946.

La Guerre de Wall Street contre la Classe Ouvrière Américaine

Depuis plus de 100 jours, 200.000 travailleurs de la General Motors tiennent tête aux attaques ouvertes ou sournoises de la bougeoisie, de l'Etat et des dirigeants ouvriers conciliateurs. La grève de la General Motors a acquis ainsi un caractère symbolique de première importance: symbole de la ferme décision du Capital américain de n'abandonner aucune parcelle des bénéfices de guerre au prolétariat; symbole de la volonté farouche de ce jeune prolétariat de lutter de toutes ses forces et par tous les moyens contre les trusts les plus puissants du monde; symbole de la situation paradoxale de l'impérialisme américain qui, au moment même où une guerre victorieuse lui assure l'hégémonie mondiale, se trouve engagé, dans son propre pays, dans la crise sociale la plus dangereuse qu'il ait jamais connue.

Les travailleurs de la General Motors ont été à l'avant-garde de leur classe: c'est dans ce sens qu'il faut entendre l'obstination des capitalistes à leur refuser l'augmentation de salaire demandée. La bourgeoisie américaine sait très bien qu'il lui faut briser d'abord la fraction la plus combattive du prolétariat, avant de soumettre toute la classe ouvrière. Mais la persévérance des grévistes de la General Motors n'a pas tardé à porte rses fruits pour les travailleurs américains: les ouvriers du vêtement, les ouvriers des glacières, les ouvriers des autres trusts automobiles ont obtenu gain de cause par la simple menace de grève. Et, plus important que cela, les 700.000 travailleurs des aciéries ont remporté une victoire éclatante après quelques semaines de grève: la bourgeoisie ne pouvait pas risquer une grève de 100 jours pour un million d'ouvriers! Cette victoire a, elle aussi, une signification symbolique: car, en 1919, la grève générale des ouvriers des aciéries fut rapidement écrasée. Cette fois-ci, toute la classe ouvrière récolte ce que l'avant-garde a patiemment semé depuis les défaites d'antan.

Mais ce n'est pas seulement par leur persévérance que les grévistes de la General Motors montrent le chemin au prolétariat américain: leur mot d'ordre: « OUVREZ LES LIVRES DE COMPTE », leur demande de convoquer à Washington un Congrès national des Travailleurs, s'opposant au Congrès de la bourgeoisie (1), tout cela marque une étape dans la maturation de la conscience de classe du prolétariat américain.

Il n'est pas étonnant que, tant au point de vue organisationnel qu'au point de vue revendicatif, les mots d'ordres trotskystes aient joué un rôle de premier plan dans la mobilisation et la direction des travailleurs de la General Motors. Le Programme Transitoire de la IVe Internationale est actuellement le seul qui montre une issue concrète au prolétariat dans l'impasse de l'économie capitaliste grangenée. Les partis trotskystes sont les seuls qui opposent la stratégie de la lutte de classe à la stratégie des « sacrifices volontaires » du prolétariat au profit exclusif des capitalistes, défendue par les réformistes et les staliniens. Aussi, les lecteurs de « L'Avant-Garde » seront-ils particulièrement intéressés à prendre connaissance de l'exposé suivant, publié par le camarade George Clarke dans « Fourth International » (numéro de janvier 1946, p. 7-9), la revue des trotskystes américains. L'article analyse la signification de la grève de la General Motors sur l'arrière fond de l'offensive économique dirigée par les magnats de Wall Street contre le prolétariat de leur pays.
E. GERMAIN.

L'impérialisme américain émerge de la guerre à l'apogée de sa puissance. Ses rivaux ont été soit éliminés physiquement de la scène, soit réduits à l'état de tributaires, vivant de la générosité yankee. Le triomphe des armes américaines n'est, pourtant, qu'une demi-victoire. La tâche de capitaliser ces victoires, d'ouvrir le marché mondial pour ses investissements, de rassembler des surprofits immenses par l'exploitation des peuples coloniaux — en un mot, la réorganisation du monde entier comme une auge nourricière pour Wall Street — cette tâche reste encore à accomplir. Son hégémonie, qui ne peut plus être disputée par les nations capitalistes concurrentes, est menacée seulement par les esclaves, c'est-à-dire par les millions de travailleurs qui, à travers le monde, doivent ériger par leur travail et leur sueur le « siècle américain ».

Quelque prodigieuse que soit la puissance économique et militaire des Etats-Unis, leur tâche de réorganisation mondiale reste extrêmement difficile. Au lieu d'un monde capitaliste florissant et en pleine expansion, sur lequel la Grande-Bretagne établissait jadis sa domination, l'impérialisme américain reprend le sceptre de la domination mondiale quand le capitalisme passe par son agonie, quand la moitié du monde se trouve en ruines et quand les peuples d'Europe et des colonies se lèvent ou se révoltent. Alors que son prédécesseur britannique n'eut à combattre que des mouvements d'opposition isolés, l'impérialisme américain arrive à sa domination mondiale au milieu de soulèvements universels. Il ne peut plus isoler des rébellions, et les écraser tour à tour. Il doit leur faire face simultanément.